Document generated on 08/10/2025 7:25 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Un re(tour) historique

André Dionne

Number 5, February 1977

URI: https://id.erudit.org/iderudit/40399ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dionne, A. (1977). Un re(tour) historique. *Lettres québécoises*, (5), 22–24.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1977

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Un re(tour) historique

«on tait toute taillé dans l'étoffe du même sous-entendu...»
(Jean-Claude Germain dans *Un pays dont la devise est je m'oublie.*

L'automne dernier les théâtres chantaient. Cette année nous cherchons un sens à tout ce qui se passe. Le «fun» est fini. Nous devenons de plus en plus critique vis-à-vis nous-mêmes. Et les causes...Inflation. Indépendance. Problèmes mondiaux. Syndicalisme de droits acquis. Des mains qui essayent de s'agripper à la terre et qui s'écorchent sur du béton.

La Folle du Quartier latin
au Théâtre du Trident

Plus une mise en situation locale et verbale de *La Folle de Chaillot* de Jean Giraudoux qu'une adaptation, *La Folle du Quartier latin* de Roland Lepage nous ramène à la lutte entre les multi-nationals et les comités de citoyens de la ville de Québec. Les hommes d'affaires veulent exploiter le sous-sol du Quartier latin et les habitants refusent de céder leurs biens. La référence au nouveau complexe bétonnier de la Capitale ne fait aucun doute. Paul Hébert inscrit sa mise en scène dans le contexte socio-politique de la ville.

La folle du Quartier latin, Aurélie, réussira à sauver la situation par toutes sortes de manigances. D'ailleurs la scène des quatre folles dépasse les autres en drôlerie et en pertinence. Il faut se demander si ce ne sont pas les folles qui changent le monde.

La comtesse Aurélie, interprétée magistralement par Nicole Leblanc, reste le point de mire de la pièce. La distribution est très inégale. Serait-ce que la ville de Québec ne possède pas les talents suffisants pour monter une telle production? Le retour de Paul Hébert à la direction artistique du Trident devrait corriger ces lacunes et canalyser d'une manière plus efficace toutes les énergies de cette compagnie.

Inès Pérée et Inat Tendu
à la Nouvelle Compagnie Théâtrale

Claude Maher, tout en signant sa meilleure mise en scène, rend l'univers de Réjean Ducharme avec tendresse et humour. Il accentue toute cette contre-culture, cette recherche singulière et plurielle d'Inès et d'Inat tendus parce que non attendus. Le hasard a presque remplacé le désir ou plutôt les deux adultes-enfants ne

Louise Gamache et Catherine Bégin dans Inès Pérée et Inat Tendu de Réjean Ducharme.

sont-ils pas tiraillés continuellement entre leur «prenez-nous, aimez-nous» volontaire et fasciste et la gratuité hasardeuse de la rencontre? Ils se battent, se défendent et s'aventurent avec des mots. Ils les accollent, les décollent et les raccollent pour nommer une réalité nouvelle, claire et ambiguë.

Tous les rôles sont tenus d'une façon mer/veilleuse. Paul Savoie (Inat) et Louise Gamache (Inès) rendent habilement la fougue et la naïveté des enfants qu'ils poursuivent dans leur corps d'adulte. Signalons aussi les excellentes compositions de Catherine Bégin (Isalaïde Lussier-Voucru), de Benoît Girard (Mario Escalope) et

de France Desjardins (Soeur Saint-New-York-des-Ronds-d'Eau). Enfin, l'apport de Michel Demers pour les décors, les costumes et les éclairages, ajoute une atmosphère ir/réelle et en/voû/tante.

Inespérée et inattendue, cette production de la Nouvelle Compagnie Théâtrale devient l'une des meilleures à l'affiche de cette compagnie depuis plusieurs années.

Coup de Sang
au Théâtre du Nouveau Monde

Jean Daigle, l'auteur, s'est souvenu: de 1910, de Saint-Édouard de Lobinière, de la vie (en apparence) trop tranquille de nos campagnes, de la religion toute puissante et des femmes qui nous ont éduqués. Sa phrase est belle, trop belle à certains moments. De facture traditionnelle, le drame familial se tisse poétiquement sous nos yeux. Les personnages sont bien campés, mais l'atmosphère devient parfois mélodramatique.

La mise en scène d'André Montmorency quoique très dépouillée, souligne trop souvent au gros crayon des scènes où le verbe de Daigle suffit déjà pour passer la rampe. Sauf Murielle Dutil qui joue toujours d'une façon admirable, nous sentons que les autres comédiens n'arrivent pas à incarner leur personnage.

Si les toiles de Charles Lemay s'harmonisent parfaitement avec le ton de cette pièce, trop d'éléments sont encore discordants pour faire passer cette poésie quotidienne et campagnarde.

Gapi
au Théâtre du Rideau Vert

Gapi, le mari de la Sagouine, assis sur sa dune, sous la lumière de sa «light», qui l'éclaire et l'inspire de temps en temps, nous parle de sa philosophie de la vie. Il n'est que le carbone de la Sagouine, un peu «égossé», peut-être même dévirilisé. Ces petites farces plates sur le sexe et la religion, nous rappellent les parloirs des séminaires et des couvents.

Acte I, Gapi se raconte. Acte II, Gapi et son ami Sullivan, l'homme du grand large répète la même chose qu'au premier acte. Tout un tour de force, nous avons droit à l'en-dessous de *la Sagouine* I et II dans la même pièce.

Il ne reste qu'à souligner la sobre mise en scène de Yvette Brind'Amour qui donne au texte une rigueur dont il était dépourvu. Si Viola Léger a su donner à la Sagouine une dimension typiquement acadienne, Gilles Pelletier et Guy Provost font subir à l'écriture d'Antonine Maillet le test que nous attendions depuis longtemps. Ils jouent d'une façon admirable, mais l'exotisme n'y est pas. *La Sagouine* n'avait-elle que cette dimension? Nous ne croyons pas, mais Gapi sans l'accent d'Évangéline(Deusse), ne dépasse pas Maria Chapdeleine.

Guy Provost (Sullivan) et Gilles Pelletier (Gapi) dans *Gapi* d'Antonine Maillet.

Jean-Louis Roux (Higgins) et Monique Miller (Élise) dans *Pygmalion* de B. Shaw, une adaptation québécoise d'Éloi de Grandmont.

Pygmalion
au Théâtre du Nouveau Monde

Si en 1968, le problème de la langue éclipsait souvent tous les autres, le contexte actuel ne permet plus une telle naïveté. Dommage que le TNM n'ait pas réussi à interpréter *Pygmalion*, l'excellente adaptation d'Éloi de Grandmont, à la lumière des transformations récentes de notre société.

Il ne suffit plus de prendre des cours de diction chez Madame Audet pour devenir comédien, ni de parler pointu pour réussir dans la société. Higgins sait cela. Il est «dandy» et il sent parfaitement la futilité de son entreprise. Il s'amuse aux dépends des autres; c'est peut-être là sa seule raison de vivre. Il ne se soucie même pas des conséquences de son enseignement. Sa charmante élève, Élise, essayera, sans en avoir la force, d'imiter son professeur, mais sa prise de conscience ne comblera pas ses désirs. Derrière la valeur des mots, il y a des valeurs aléatoires que seules les racines de l'individu arrivent à nourrir. Le langage de *Pygmalion* sert de prétexte pour aborder cette mutation.

Toutefois la production du TNM reste logique. L'utilisation de séquences filmées ne nous semble pas très pertinente. Si Madame Campbell a joué — au théâtre — le rôle à quarante-six ans, je ne crois pas qu'on ait utilisé le cinéma pour accentuer ses dix-huit ans. Madame Miller est une excellente comédienne et elle peut maintenant jouer autre chose que les jeunes premières.

Enfin, Pygmalion, le sculpteur de son métier, dirait certainement que c'est regrettable de ramener tous ses désirs à la langue seulement.

Médium saignant (revisited)
à la Compagnie Jean Duceppe inc.

Pour créer une des meilleures créations (réactions) collectives des dernières années dans la salle Port-Royal de la Place des Arts, Jean Duceppe a mis à l'affiche *Médium Saignant (revisited)* de Françoise Loranger. Peu de changements ont été apportés au texte original. Le premier acte nous donne encore les statistiques de 1961, mais la peur de la fin est disparue. Si en 1969, la pièce reportait la faute sur les immigrants, la nouvelle version ne remet pas la responsabilité sur les autres. Le monologue de M. Ouellet (joué brillamment par Jean Duceppe) est très significatif. Il nous montre l'évolution collective depuis la loi 63.

Le choix a succédé à la peur. L'exorcisme s'est opéré, mais le «médium saignant» demeure. L'assemblée du conseil de ville et des différents groupes de participants continuent sur une plus grande échelle. Le Québec tout entier participe maintenant à son gouvernement «médium saignant» (baked), mais le jour où tous les gens appelleront un chat, un chat, et le père Noël un bouffon n'est pas encore venu... Si nous constatons que la pièce flatte toujours la xénophobie des québécois, nous avons peut-être assisté le 15 novembre à un simple débordement national, mais pas à autre chose...

André Dionne